

Ah ! les fleurs ! delphiniums, pois de senteur, gerbes de lilas, œillets, des masses d'œillets ! Et les roses, les iris ! Oh ! oui, elle respirait la douce odeur du jardin terrestre, en causant avec Miss Pynn, qui était son obligée, et qui pensait qu'elle était bonne, parce qu'elle l'avait été plusieurs années avant : « *Elle a été très bonne, mais elle a l'air vieillie, cette année !* » et elle tournait la tête, à droite, à gauche, au milieu des iris et des roses, et elle s'approchait des gerbes de lilas, les yeux à demi clos, humant, après le tumulte de la rue, le délicieux parfum, la fraîcheur exquise.

Puis, elle ouvrit les yeux : qu'elles étaient pures, les roses, pareilles à du linge tuyauté, frais blanchi, sur des claies d'osier ; les œillets rouges dressaient la tête, affectés et mystérieux ; débordant des coupes, voici tous les pois de senteur, violet chiné, blancs de neige, pâles – c'est le soir, et des jeunes filles vêtues de mousselines sont sorties pour aller cueillir les pois de senteur et les roses, à la fin de ce jour d'été superbe, avec son ciel bleu si foncé, ses delphiniums, ses œillets, ses arums ; c'est l'instant, entre six et sept heures, où toutes les fleurs – roses, œillets, iris, lilas – s'embrasent ; blanche, violette, rouge ou orange, chaque fleur semble brûler toute seule, douce, pure, dans la plate-bande embrumée. Ravissants aussi, les papillons gris-clair qui tournoient sur l'héliotrope, sur les primevères du soir !

Elle allait avec Miss Pynn de vase en vase, elle choisissait : « *Sottise ! Sottise !* » se disait-elle de plus en plus doucement, comme si cette beauté, ce parfum, cette couleur et Miss Pynn qui l'aimait, qui l'approuvait, formaient un flot, comme si ce flot la baignait, noyait cette horreur, ce monstre, le noyait tout à fait, la soulevait plus haut, plus haut encore... Oh ! une détonation dans la rue !

Virginia Woolf, *Mrs Dalloway*

Du fait de ma disgrâce, j'excellais à pénétrer les ressorts secrets de l'âme des gens. Je n'étais pas homme à m'offusquer de devoir mettre cet amour sur le compte de la sympathie pure et simple.

Jamais la seule sympathie ne conduirait une femme à m'aimer, je le savais pertinemment.

Non, cet amour avait sa source dans une exceptionnelle fierté.

Parce que cette fille avait parfaitement conscience de sa beauté, parfaitement conscience de son prix en tant que femme, elle ne pouvait placer dans la balance sa propre fierté en regard de la suffisance d'un jeune blanc-bec.

Les « beaux partis » ne suscitaient en elle que de la haine, et d'autant plus qu'ils étaient plus flatteurs.

A la fin, lasse de se dérober, avec un dégoût presque maniaque, à toute union susceptible d'établir une parité (en quoi elle était d'une absolue probité), elle avait arrêté ses regards sur moi.

Yukio Mishima, *Le pavillon d'or*

Rien de ce qui est beau n'est indispensable à la vie.

- On supprimerait les fleurs, le monde n'en souffrirait pas matériellement ; qui voudrait cependant qu'il n'y eût plus de fleurs ? Je renoncerais plutôt aux pommes de terre qu'aux roses, et je crois qu'il n'y a qu'un utilitaire au monde capable d'arracher une plate-bande de tulipes pour y planter des choux.

À quoi sert la beauté des femmes ? Pourvu qu'une femme soit médicalement bien conformée, en état de faire des enfants, elle sera toujours assez bonne pour des économistes.

À quoi bon la musique ? à quoi bon la peinture ? Qui aurait la folie de préférer Mozart à M. Carrel, et Michel-Ange à l'inventeur de la moutarde blanche ?

Il n'y a de vraiment beau que ce qui ne peut servir à rien ; tout ce qui est utile est laid, car c'est l'expression de quelque besoin, et ceux de l'homme sont ignobles et dégoûtants, comme sa pauvre et infirme nature.

Théophile Gautier, *Mademoiselle de Maupin*

Je le trouvai tout bourdonnant de l'odeur des aubépines. La haie formait comme une suite de chapelles qui disparaissaient sous la jonchée de leurs fleurs amoncelées en reposoir ; au-dessous d'elles, le soleil posait à terre un quadrillage de clarté, comme s'il venait de traverser une verrière ; leur parfum s'étendait aussi onctueux, aussi délimité en sa forme que si j'eusse été devant l'autel de la Vierge, et les fleurs, aussi parées, tenaient chacune d'un air distrait son étincelant bouquet d'étamines, fines et rayonnantes nervures de style flamboyant comme celles qui à l'église ajouraient la rampe du jubé ou les meneaux du vitrail et qui s'épanouissaient en blanche chair de fleur de fraisier.

Combien naïves et paysannes en comparaison sembleraient les églantines qui, dans quelques semaines, monteraient elles aussi en plein soleil le même chemin rustique, en la soie unie de leur corsage rougissant qu'un souffle défait.

Mais j'avais beau rester devant les aubépines à respirer, à porter devant ma pensée qui ne savait ce qu'elle devait en faire, à perdre, à retrouver leur invisible et fixe odeur, à m'unir au rythme qui jetait leurs fleurs, ici et là, avec une allégresse juvénile et à des intervalles inattendus comme certains intervalles musicaux, elles m'offraient indéfiniment le même charme avec une profusion inépuisable, mais sans me laisser approfondir davantage, comme ces mélodies qu'on rejoue cent fois de suite sans descendre plus avant dans leur secret.

Je me détournais d'elles un moment, pour les aborder ensuite avec des forces plus fraîches. Je poursuivais jusque sur le talus qui, derrière la haie, montait en pente raide vers les champs, quelque coquelicot perdu, quelques bluets restés paresseusement en arrière, qui le décoraient çà et là de leurs fleurs comme la bordure d'une tapisserie où apparaît clairsemé le motif agreste qui triomphera sur le panneau ; rares encore, espacés comme les maisons isolées qui annoncent déjà l'approche d'un village, ils m'annonçaient l'immense étendue où déferlent les blés, où moutonnent les nuages, et la vue d'un seul coquelicot hissant au bout de son cordage et faisant cingler au vent sa flamme rouge, au-dessus de sa bouée graisseuse et noire, me faisait battre le cœur, comme au voyageur qui aperçoit sur une terre basse une première barque échouée que répare un calfat, et s'écrie, avant de l'avoir encore vue : « *La Mer !* »

Puis je revenais devant les aubépines comme devant ces chefs-d'œuvre dont on croit qu'on saura mieux les voir quand on a cessé un moment de les regarder, mais j'avais beau me faire un écran de mes mains pour n'avoir qu'elles sous les yeux, le sentiment qu'elles éveillaient en moi restait obscur et vague, cherchant en vain à se dégager, à venir adhérer à leurs fleurs.

Elles ne m'aidaient pas à l'éclaircir, et je ne pouvais demander à d'autres fleurs de le satisfaire. Alors, me donnant cette joie que nous éprouvons quand nous voyons de notre peintre préféré une oeuvre qui diffère de celles que nous connaissions, ou bien si l'on nous mène devant un tableau dont nous n'avions vu jusque-là qu'une esquisse au crayon, si un morceau entendu seulement au piano nous apparaît ensuite revêtu des couleurs de l'orchestre, mon grand-père m'appelant et me désignant la haie de Tansonville, me dit : « *Toi qui aimes les aubépines, regarde un peu cette épine rose ; est-elle jolie !* »

En effet c'était une épine, mais rose, plus belle encore que les blanches. Elle aussi avait une parure de fête,—de ces seules vraies fêtes que sont les fêtes religieuses, puisqu'un caprice contingent ne les applique pas comme les fêtes mondaines à un jour quelconque qui ne leur est pas spécialement destiné, qui n'a rien d'essentiellement férié,—mais une parure plus riche encore, car les fleurs attachées sur la branche, les unes au-dessus des autres, de manière à ne laisser aucune place qui ne fût décorée, comme des pompons qui enguirlandent une houlette rococo, étaient « en couleur », par conséquent d'une qualité supérieure selon l'esthétique de Combray si l'on en jugeait par l'échelle des prix dans le « magasin » de la Place ou chez Camus où étaient plus chers ceux des biscuits qui étaient roses.

Moi-même j'appréciais plus le fromage à la crème rose, celui où l'on m'avait permis d'écraser des fraises. Et justement ces fleurs avaient choisi une de ces teintes de chose mangeable, ou de tendre embellissement à une toilette pour une grande fête, qui, parce qu'elles leur présentent la raison de leur supériorité, sont celles qui semblent belles avec le plus d'évidence aux yeux des enfants, et à cause de cela, gardent toujours pour eux quelque chose de plus vif et de plus naturel que les autres teintes, même lorsqu'ils ont compris qu'elles ne promettaient rien à leur gourmandise et n'avaient pas été choisies par la couturière.

Et certes, je l'avais tout de suite senti, comme devant les épines blanches mais avec plus d'émerveillement, que ce n'était pas facticement, par un artifice de fabrication humaine, qu'était traduite l'intention de festivité dans les fleurs, mais que c'était la nature qui, spontanément, l'avait exprimée avec la naïveté d'une commerçante de village travaillant pour un reposoir, en surchargeant l'arbuste de ces rosettes d'un ton trop tendre et d'un pompadour provincial.

Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*

Car j'aimais tant l'aube, déjà, que ma mère me l'accordait en récompense. J'obtenais qu'elle m'éveillât à trois heures et demie, et je m'en allais, un panier vide à chaque bras, vers des terres maraîchères qui se réfugiaient dans le pli étroit de la rivière, vers les fraises, les cassis et les groseilles barbues.

À trois heures et demie, tout dormait dans un bleu originel, humide et confus, et quand je descendais le chemin de sable, le brouillard retenu par son poids baignait d'abord mes jambes, puis mon petit torse bien fait, atteignait mes lèvres, mes oreilles et mes narines plus sensibles que tout le reste de mon corps...

J'allais seule, ce pays mal pensant était sans dangers.

C'est sur ce chemin, c'est à cette heure que je prenais conscience de mon prix, d'un état de grâce indicible et de ma connivence avec le premier souffle accouru, le premier oiseau, le soleil encore ovale, déformé par son éclosion...

Ma mère me laissait partir, après m'avoir nommée « Beauté, Joyau-tout-en-or » ; elle regardait courir et décroître sur la pente son œuvre, - « chef-d'œuvre », disait-elle.

J'étais peut-être jolie ; ma mère et mes portraits de ce temps-là ne sont pas toujours d'accord... Je l'étais à cause de mon âge et du lever du jour, à cause des yeux bleus assombris par la verdure, des cheveux blonds qui ne seraient lissés qu'à mon retour, et de ma supériorité d'enfant éveillé sur les autres enfants endormis.

Je revenais à la cloche de la première messe. Mais pas avant d'avoir mangé mon soûl, pas avant d'avoir, dans les bois, décrit un grand circuit de chien qui chasse seul, et goûté l'eau de deux sources perdues, que je révérais.

L'une se haussait hors de la terre par une convulsion cristalline, une sorte de sanglot, et traçait elle-même son lit sableux. Elle se décourageait aussitôt née et replongeait sous la terre. L'autre source, presque invisible, froissait l'herbe comme un serpent, s'étalait secrète au centre d'un pré où des narcisses, fleuris en ronde, attestaient seuls sa présence.

La première avait goût de feuille de chêne, la seconde de fer et de tige de jacinthe...

Rien qu'à parler d'elles je souhaite que leur saveur m'emplisse la bouche au moment de tout finir, et que j'emporte, avec moi, cette gorgée imaginaire...

Tout objet de beauté est une joie éternelle

Tout objet de beauté est une joie éternelle :

Le charme en croît sans cesse ; jamais

Il ne glissera dans le néant, mais il gardera toujours

Pour nous une paisible retraite, un sommeil

Habité de doux songes, plein de santé, et qui paisiblement respire.

Aussi, chaque matin, tressons-nous

Des guirlandes de fleurs pour mieux nous lier à la terre,

Malgré le désespoir et la cruelle disette

De nobles natures, malgré les sombres journées

Et tous les sentiers malsains et enténébrés

Ouverts à notre quête ; oui malgré tout cela,

Une forme de beauté écarte le suaire

De nos âmes endeuillées. Tels sont le soleil, la lune,

Les arbres vieux ou jeunes qui offrent les bienfaits de leurs printaniers ombrages

Aux humbles brebis ; tels sont encore les narcisses

Et le monde verdoyant où ils se logent, les ruisseaux limpides

Qui se bâtissent un frais couvert

En vue de l'ardente saison, le taillis au fond de bois,

Richement parsemé de la splendeur des roses musquées ;

Telle, aussi, la magnificence des hautes destinées

Que nous avons rêvées pour les plus grands des morts ;

Tels, encore, tous les contes charmants lus ou entendus,

Fontaine intarissable d'un breuvage immortel

Qui s'épanche en nos cœurs au bord même des cieux.

Et ce n'est pas seulement pendant une heure brève

Que nous pénètrent ces essences ; non, comme les arbres

Qui chuchotent autour du temple sont bientôt devenus

Aussi précieux que le temple lui-même ; ainsi, la lune,

La poésie – cette passion- merveilles infinies,

Nous hantent jusqu'à devenir le réconfortant flambeau

De nos âmes et s'attacher à nous d'un lien si étroit

Que, dans le plein soleil comme sous un ciel couvert et sombre,

Il nous les faut toujours à nos côtés, ou c'est la mort.

John Keats, *Endymion*

Elle avait coupé les tiges des fleurs étalées sur la paille en bois et commencé à les disposer dans un vase. Devant elle, il y avait des ciseaux, des boîtes de fromage très plates, des couteaux français. Ses épaules embaumaient.

Je vais vous décrire sa vie à partir de l'intérieur, et sa maison aussi, les pièces où se concentrait la vie, les chambres baignées de soleil le matin, au plancher garni de tapis orientaux, abricot, rouge et ocre, hérités de sa belle-mère, qui semblaient absorber la lumière malgré l'usure, retenir la chaleur ; livres fleurs séchées, coussins dans les tons de Matisse, objet étincelants d'authenticité dont beaucoup, s'ils avaient appartenu à un peuple ancien, auraient été placés dans les tombes pour une autre vie : dés en cristal, morceaux de corne de cerf, perles d'ambre, boîtes, sculptures, boules de bois, magazines contenant des photos de femmes auxquelles Nedra se comparait.

James Salter, *Un bonheur parfait*

La lune avec ses rayons chargés d'un torrent de poison intense produit une brûlure dans mon corps, les coucous remplis d'ivresse me font mal aux oreilles avec leurs chants, les guirlandes de lotus parfumés font souffrir mes yeux. Donne-moi l'épiphanie de ta beauté, ô ma bien-aimée. (53)

Le soleil a plongé dans la mer, les étoiles se sont allumées, la lune a décoré la maison de ses rayons blancs comme le nectar, le Héros Amour vainqueur du monde a bandé son arc de fleurs, les couples ont atteint le bonheur suprême, ô ma bienaimée, regarde la beauté de la nuit. (21)

Narayana Pandita, Aslesasataka

Paul Martin-Dubost. *Poèmes d'amour du Kerala*